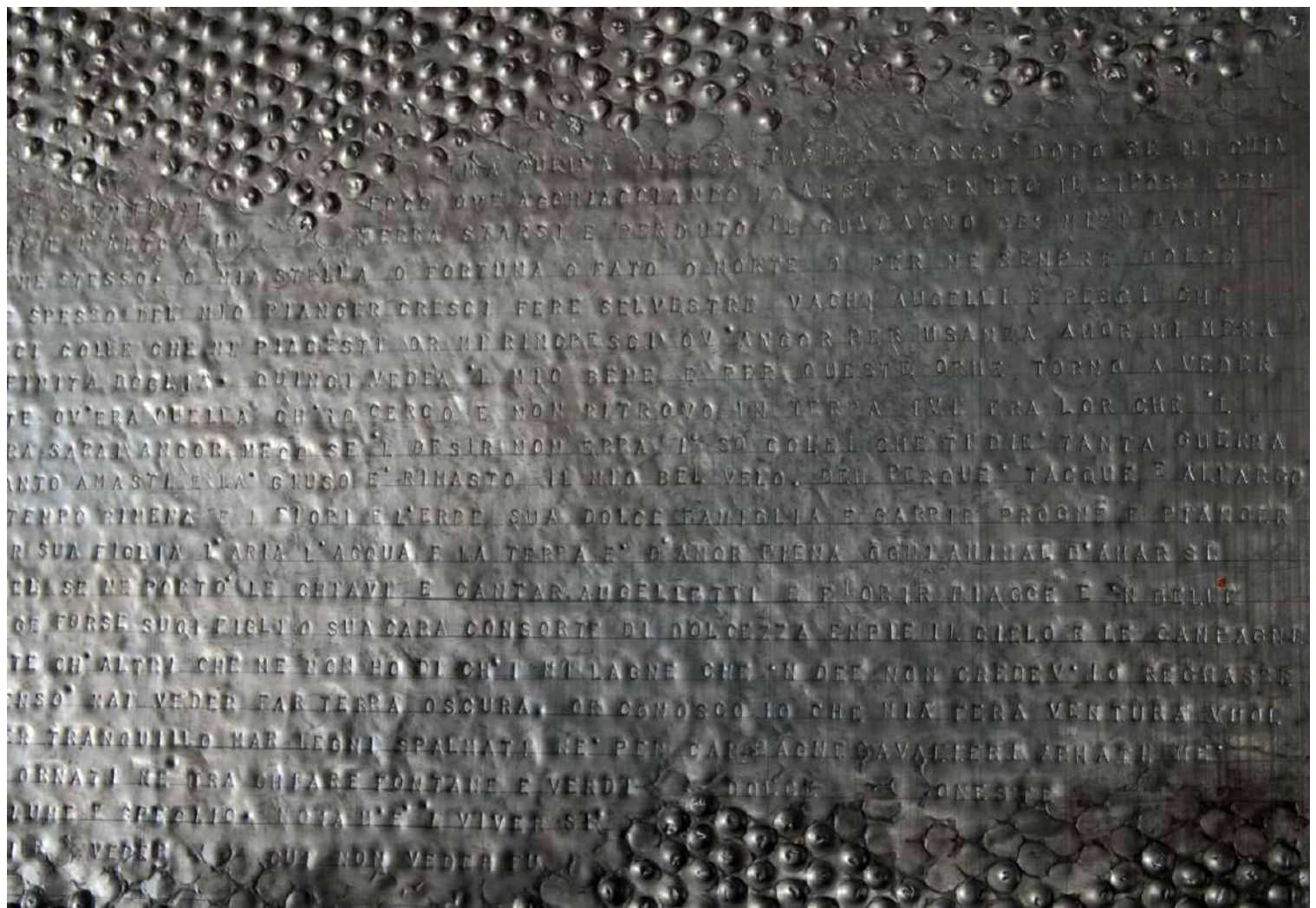




« Pétrarque » détail, plomb, format 100 cm x 100 cm sur structure acier 2015 et 2025

Flavia Fenaroli

Parcours et démarche



Mon installation à Paris se fit à la fin des années soixante-dix, où j'ai poursuivi une formation commencée à Milan, aux beaux-arts de Paris, dans l'atelier de Jean Cardot. Les années d'études à Milan se passèrent dans un pays alors en crise culturellement et déstabilisé politiquement par des attaques terroristes violentes. Dans cette incertitude nous recevions un enseignement artistique qui se perpétuait de manière traditionnelle depuis l'après-guerre. Nous terminions nos études avec le sentiment d'une fracture entre notre besoin de « faire » et le sentiment que l'enseignement reçu ne répondait plus à nos questions.

Dans les ateliers de sculpture, nous travaillions toujours comme au XIX^{ème} dans une forme de traduction qui d'un premier modèle en terre, conduisait au plâtre, transposé en bronze ou en pierre. En lui-même le processus de fabrication

comptait peu et il était souvent abandonné à des artisans spécialisés. Pourtant ce fut par la taille de pierre que les écrits d'Arturo Martini ont trouvé en moi un écho, fourni certaines réponses.

Beaucoup d'artistes ont connu dans les écoles d'art d'il y a trente ans, l'apprentissage de la taille de pierre qui montrait à nous, jeunes sculpteurs, quelque chose d'autre qu'une simple transposition dans un bloc, d'une forme en plâtre. Ce travail montrait que peser, transporter, équilibrer les poids durant le travail étaient des gestes signifiants, qu'ils participaient

d'une gestuelle ancienne presque anachronique, d'une technologie réduite où les facteurs anthropologiques, le 'fait du corps', les comportements, étaient importants. Le travail direct de la pierre ré-évaluait des comportements aux antipodes de l'enseignement reçu et montrait des gestes venant d'un temps hors du temps où transformer, peser, transporter, assembler, avaient un sens proche de l'homme et de la vérité.

J'apprenais que chaque matériau possédait sa logique sinon sa pensée propre, que nous pouvions penser par et à travers les matériaux de l'art et qu'il était important, pour les sujets qui me tenaient à cœur, liés à notre mémoire collective - la perte de nos patrimoines culturels, celle de nos espaces géographiques, de notre inévitable nomadisme, la place du corps dans ce travail - d'évoluer dans ce sens.

Il fallait réapprendre à 'faire' ce qui souvent était sous-traité, chez des verriers, des chaudronniers, des orfèvres... J'ai repris tout le chemin à l'envers, dans des milieux très différents et lointains d'une académie d'art pour retrouver ce lien ancien qui unissait autrefois un corps-outil à une grande spiritualité. C'est par ce lien que notre parole artistique peut se ressourcer et encore se faire écouter comme une langue très ancienne qui se bat pour ne pas tout à fait disparaître et continue sans réel espoir de survie, à être pleine d'espoir.

« Le premier geste, l'empreinte de la main : l'enfance d'un art. Le dernier, geste extrême, l'empreinte de la main ». Claudio Parmiggiani



Cabinet de lecture détail, acier soudé haut 185 cm 2010/12

Sur la transmission

Transmettre c'est accompagner, pour poursuivre ensemble une histoire immémorable.

« Ce copiste obsolète trempant dans le sang le pinceau pour peindre son icône, il nous tient infiniment plus à cœur. Tout ce qui naît de la main qui écrit encore des vers pour l'oubli, de la main silencieuse, solitaire, ultime, sans nom, sans espoir et pour cela pleine d'espoir, du plus humble des artistes, parce que dans cette dignité, dans ce geste libre, réactif et tout neuf parce qu'ancien, dans ce peu ou dans ce rien est inscrit tout ce dont nous avons vraiment et uniquement besoin : une vérité. » C. Parmiggiani